

à propos de ses cadeaux. Les deux *miss*, en vraies Anglaises qu'elles étaient, se récrièrent sur l'audace de ce *monsieur en chocolat*, comme l'appelait Savinien. Ce dernier était plus bête que méchant, mais il se grisait par ses propres paroles, et afin de paraître aimable et spirituel il aurait vendu toute sa famille.

—Entre nous, disait-il au moment où le lieutenant Dickson entra, je crois que Jootha Maddub est amoureux de ma cousine.

—Oh ! vraiment ! oh ! pouvez vous dire cette chose ? murmura miss Margaret en élevant la voix afin d'être entendue de M. Dickson, pour qui on l'accusait d'éprouver un tendre sentiment.

Les deux sœurs se récrièrent si bien et répétèrent si souvent les noms d'Emma et de Jootha Maddub, que M. Dickson ne tarda pas à demander de quoi il s'agissait. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'après quelques simagrées, on s'empressa de le mettre au courant, et qu'on ne manqua pas d'amplifier l'amplification de M. Guitarnan. Dickson rougit, pâlit et fit de vains efforts pour dissimuler sa contrariété. Il était fort intelligent et fort brave, le digne garçon ; mais, hors de son service et du champ de bataille, il était d'une timidité déplorable. Sentant qu'on lisait trop aisément dans son cœur et craignant qu'on ne se moquât de lui, furieux et maladroit comme un jaloux, il ne resta chez M. Novéal que quelques minutes et ne parla qu'aux deux Anglaises. En partant, à peine dit-il adieu à Emma, qui le suivait tristement des yeux et qui était devenue pâle en l'entendant dire à quelqu'un qu'il allait faire son possible pour obtenir un congé afin d'aller en Angleterre.

D'autant plus contrariée du départ et de la froideur de M. Dickson qu'elle en devinait la cause et qu'elle s'était fort bien aperçue des sourires moqueurs des deux Anglaises et de Savinien, Emma s'en prit au pauvre Jootha Maddub de tous les ennuis qu'elle éprouvait et dont il était la cause indirecte. Elle, d'habitude si douce et si gracieuse, elle fut ce jour-là si froide et même si maussade, que le jeune Indou en resta interdit et désolé,

—Que vous ai-je donc fait ? demanda-t-il avec tristesse.

—Mais rien, répondit-elle avec impatience, en se levant pour suivre les autres personnes qui se disposaient à se retirer.

—Alors, pourquoi me traiter ainsi ?

—Comment ?

—Vous me répondez à peine, vous ne m'écoutez pas...vous me regardez d'un air si froid, si glacé !...

—Mais, non.

—De grâce, dites-moi en quoi je vous ai offensée. Je ne connais pas tous vos usages, moi, j'ai pu commettre quelque maladresse. Puis, quand je suis auprès de vous, je ne sais plus ce que je fais. Ma tête se perd, surtout quand je vois arriver cet officier anglais.

—Monsieur !...

—Eh bien ! oui. Je le déteste, cet officier

—Pourquoi ?

—Parce qu'il vous aime.

—Ah ! fit Emma. Vraiment, ajouta-t-elle aussitôt, vous me tenez-là des discours qui ne sont pas convenables, monsieur, et j'ai le droit de m'étonner que vous vous permettiez...

—Ah ! pardonnez-moi, mademoiselle, pardonnez-moi, dit le pauvre garçon. Est-ce ma faute si je vous aime, moi aussi ?

—Vous ! s'écria Emma avec un accent de surprise indignée, dont Jootha ne comprit que trop la signification.

—Vous ! un homme de couleur, vous vous per-

mettez de m'aimer et de me le dire," telle était évidemment la pensée d'Emma. Si la jeune fille ne l'avait pas formulée plus nettement c'était par bonté, et pour ne pas humilier le fils du zemindar.

Il avait saisi la main d'Emma. Elle la lui retira vivement et courut rejoindre sa mère.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda Juliette, qui remarqua tout de suite l'émotion de sa fille.

Emma lui raconta ce qui venait de se passer.

—Ne parle de cela à personne, mon enfant, dit Mme Mazeran. Je ferai en sorte que pareille chose ne se renouvelle plus.

—Ne le gronde pas trop, je t'en prie, maman, dit Emma dont la bonté naturelle reprenait la dessus.

—Rentre avec ta sœur, répondit Juliette. A bientôt.

La jeune femme revint sur ses pas pour parler à Jootha Maddub, qui était resté au jardin. Elle l'aperçut de loin, couché sur un banc et la tête cachée entre ses mains.

—Jootha Maddub, dit Juliette, voyant qu'il ne l'avait pas entendue arriver.

Il leva brusquement la tête. De grosses larmes brillaient dans ses yeux et roulaient le long de ses joues. Il avait l'air si malheureux que Juliette en eut pitié.

—Jootha Maddub, dit-elle cependant, j'ai des reproches à vous faire.

—Il se jeta à ses pieds.

—Pardonnez-moi, madame, dit-il, pardonnez-moi ! J'ai eu tort. Mais je suis si malheureux et je l'aime tant !

Mme Mazeran le força de se relever et de s'asseoir sur le banc à côté d'elle. La jeune femme avait trop de tact et de générosité pour ajouter encore par ses reproches au désespoir de ce pauvre enfant. Une femme de cœur est toujours indulgente pour une passion vraie. Elle comprenait d'ailleurs qu'on n'avait pas le droit de se montrer aussi sévère vis-à-vis d'un Indou, étranger aux convenances et aux usages européens, qu'on l'eût été envers un Français ou un Anglais.

Elle s'assit à côté de Jootha Maddub et employa tout son esprit et tout son cœur à faire comprendre au pauvre garçon les obstacles insurmontables qui s'élevaient entre lui et Emma. Il convenait de tout ; mais au moment où Mme Mazeran le croyait convaincu, sinon résigné, il éclatait en sanglots et répétait : " Mais je l'aime ! je l'aime tant ! " d'une voix si désespérée, que Juliette avait les yeux remplis de larmes. Ce fut bien pis quand elle essaya de lui faire comprendre que désormais il ne devait plus revoir Emma.

—Je ne lui parlerai plus de mon amour, je vous le jure, disait-il les mains jointes ; je vous obéirai en tout, madame...mais, de grâce, que je puisse au moins la voir quelquefois.

Le cœur de Juliette ne plaidait que trop pour Jootha Maddub, mais la raison était là qui combattait contre lui, et qui devait être la plus forte.

Tandis que Mme Mazeran cherchait à calmer le jeune Indou, quelqu'un apparut tout à coup à côté d'eux : c'était le zemindar, qui était arrivé si doucement qu'on ne l'avait pas entendu.

—Qu'a-t-il donc ? s'écria-t-il en voyant le désespoir de son fils.

Mme Mazeran lui raconta ce qui venait de se passer.

—Et maintenant on me défend de revoir Mlle Emma, dit Jootha Maddub. Vous comprenez, mon père ! ne plus revoir celle qui est mon soleil, ma vie... Mon père ! vous connaissez mon caractère ;